

Revue de presse

*Encore plus, partout,
tout le temps*

Collectif L'Avantage du doute

Revue de presse coordonnée par le
service de presse du Théâtre de la Bastille

Emmanuelle Mougne
Responsable presse/communication
emougne@theatre-bastille.com

Lucas Pontzeele
Assistant presse/communication
stagiairepresscom@theatre-bastille.com

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

L'AVANTAGE DU DOUTE

09 > 27 mai 2022

PRESSE PAPIER

Les Echos	Philippe Noisette	12 mai 2022
Libération	Anne Diatkine	13 mai 2022
Le Monde	Brigitte Salino	15 mai 2022
Le Canard enchaîné	Mathieu Pérez	25 mai 2022

PRESSE WEB ET BLOGS

Mediapart	Jean Pierre Thibaudat	19 février 2022
Le Monde	Annonce	22 avril 2022
Les Inrocks	Fabienne Arvers	4 mai 2022
Toute la culture	Amelie Blaustein Niddam	10 mai 2022
Regarts	Gérard Noel	11 mai 2022
Un fauteuil pour l'orchestre	Denis Sanglard	11 mai 2022
Mediapart	Guillaume Lasserre	12 mai 2022
ScèneWeb	Éric Demey	12 mai 2022
L'oeil d'olivier	Marie-Céline Nivière	14 mai 2022
Web théâtre	Noel Tinazzi	13 mai 2022
La Croix	Laurence Péan	15 mai 2022
Télérama	Emmanuelle Bouchez	19 mai 2022
Actu Juridique	Emmanuelle Saulnier-Cassia	10 juin 2022

RADIO

RFI	Muriel Maalouf	13 mai 2022
France culture	Marie Richeux	13 mai 2022



IDÉES

L'Avantage du doute rhabille l'air du temps

THÉÂTRE

Encore plus, partout,
tout le temps

par *L'Avantage du doute*,
Paris,

Théâtre de la Bastille,
jusqu'au 27 mai, 1 h 45.

Philippe Noisette
@NoisettePhilipi

Drôle de chauffeur de salle que ce Bernard, micro à la main, blouson en cuir et fesses à l'air, accueillant le public du Théâtre de la Bastille. Sous ce « masque », on devine la formidable Claire Dumas, pilier du collectif en vue *L'Avantage du doute*. Ça drague un peu, ça se moque des copains en coulisses. Pourtant « Encore plus, partout, tout le temps » va traiter 1 h 45 durant de quelques-uns des thèmes les plus anxieux du moment, la crise climatique et la collapsologie, le patriarcat et l'exploitation des femmes. Pour éviter l'indigestion, les interprètes et auteurs déploient des trésors d'imagination oscillant entre la farce et le constat accablé. Dans un décor parfait, tout en récupération, les séquences s'enchaînent et parfois se télescopent. Un dîner entre amis vire aux (dé)réglés de comptes, une discussion d'un père avec son fils prend un tour morbide. Des zombies assoiffés en toges romaines nous rappellent que l'homme est un loup-garou pour l'homme.

Le délire est permanent, un rien forcé parfois. Mais les thèmes abordés sont tous sauf ridicules à l'heure des rapports alarmants du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat ou du mouvement #Me Too. Les spectateurs rient pour ne pas pleurer. Le collectif, d'une certaine façon, est définitivement entré dans l'âge adulte. En dignes héritiers d'une Claire Bretécher, ils signent des vignettes où la critique sociale le dispute aux traits d'esprit.

Spectacle déconfiné

Surtout se dessine en creux un autoportrait de groupe, des comédiens revenus de pas mal de choses, y compris la maternité – la plus belle partie de la pièce. On rêve d'une vie autosuffisante, de démocratie participative. D'un monde d'avant en résumé. « Encore plus, partout, tout le temps », est au final un spectacle déconfiné et très pop en forme de kaléidoscope tout en références, de Michel Berger à Pina Bausch.

Le collectif avait fait sensation avec « Tout ce qu'il me reste de la révolution, c'est Simon », chronique douce-amère. Sans retrouver complètement cet entrain, la bande, augmentée du nouveau venu Maxence Tual, poursuit dans la veine d'une démocratie mise en jeu. S'appuyant sur enquêtes de terrain, discussions et échanges de SMS, elle joue sa petite musique pour air du temps incertain. On sort de la salle de la rue de la Boquette sans faux espoirs. Mais le sourire aux lèvres. Le bénéfice de *L'Avantage du doute* en résumé, pour reprendre le bon mot de Bernard. ■





L'Avantage du doute taille le bout de gars

Avec «Encore, plus, partout, tout le temps», au théâtre de la Bastille à Paris, le collectif parle domination masculine et catastrophe écologique. Mais déçoit par son usage des stéréotypes.

Au départ, il y a donc un homme (formidable Claire Dumas) énergiquement macho, qui alpague le public tandis qu'on s'installe. Sa voix doublée, masculine mais accompagnée d'un écho féminin, son justaucorps qui souligne sa taille mais également son sexe distille un doute sur son genre. Il ou elle est infatigable, intarissable à la manière d'un bonimenteur, scrute l'abondance de lunettes dans la salle ou encore le petit haut à strass d'une jeune femme qui accompagne un homme qui a gagné «le gros lot», alors que les autres doivent s'habituer «à bander» pour des femmes «moyennes». Il explique qu'il est là pour aider le collectif «le Bénéfice du doute» – erreur sur le nom que les intéressés doivent probablement souvent supporter – puis se centre sur les acteurs qui font leur entrée sur scène, timidement, en toge. En toge? Devant une grande toile peinte ringarde représentant une clairière dans une forêt, qui tient lieu de décor? Où est-on? La dernière création de l'Avantage du doute, association d'acteurs formée en 2007 et restée véritablement égalitaire et sans leader, com-

mence bien, on a envie de s'égarer dans cette teinture kitsch, recyclage d'un spectacle de Torretton, tout comme les costumes antiques, vestige d'un autre spectacle. Après *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct*, sur comment le continuum des infos produit une désaffection, et *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, sur l'héritage compliqué de 68, l'Avantage du doute traite une nouvelle fois d'une thématique on ne peut plus cruciale et obsédante : l'épuisement des ressources de la planète mise en relation avec les logiques de puissance et de rentabilité de la domination masculine et ancestrale sur les femmes.

Infréquentables. Pas de cris d'orfraie : la pièce n'est pas théorique et, comme toujours, les acteurs partent de leurs propres interrogations. Ils placent au plateau une suite de situations suffisamment quotidiennes pour être partagées, tout en les animant d'un vent de folie, censé les décaler – de plus en plus insuffisamment cependant. Vent de folie comme ce dîner où les invités s'empoignent sans pouvoir avaler la moindre bouchée à

force de calculer le bilan carbone des mets, car même les «œufs du Limousin» sont rendus infréquentables dès lors qu'on ne vit pas à côté des poules qui les pondent.

La plus grande réussite de la pièce tient à la manière dont le collectif prend en charge des récits dont on suppose qu'ils les touchent directement : le départ de deux actrices qui ne parviennent pas à concilier leur vie professionnelle et la maternité. Visite à Noirmoutier, où l'une d'elles vit désormais, fabriquant sa lessive, exterminant ses déchets, avec son compagnon, qui, tout écolo qu'il est, a besoin de sa femme à chaque instant, pour déceler un pot de moutarde sur une étagère ou savoir où est le tiroir à bodys du bébé. Il y a la visite du couple de voisins bon chic bon genre en télétravail, l'épouse a subi, «comme une femme sur deux», des violences sexuelles. Des références à Mona Chollet et Titiou Lecoq viennent à la rescousse.

Qu'est-ce qui fait qu'on décroche et qu'une lassitude nous attrape abruptement et solitairement? Au fil de la pièce, la trame du récit sur la charge mentale des femmes ou les tyrannies de la perfection

physique auxquelles elles se soumettent et s'astreignent s'appauvrit et semble offrir de simples illustrations d'articles de presse (litanie à laquelle on a pu nous-même contribuer). Les personnages se mettent dès lors, eux aussi, à être dessinés et écrits selon des vérités statistiques – divinités sur lesquelles se prosternent 98 % des chef-fe-s de service des pages «société» de 99 % des journaux, si l'on nous passe cette variation du paradoxe du menteur.

«Paradis blanc». En témoigne l'homme benêt et bourgeois qui ne lit jamais de romans, puisqu'il est un homme précisément benêt et bourgeois. Judith Davis imite (très bien) Véronique Sanson et son *Paradis blanc*, sans qu'on ne comprenne la nécessité d'une telle

«respiration», mais à ce stade, le spectacle nous a déjà perdu et surtout terriblement agacé par son incapacité à nous dessiller et, qui plus est, en usant d'une forme convenue. Faut-il incriminer le caractère didactique de l'affaire? Évidemment que non. Le contre-exemple absolu reste *Rumeur et petits jours* du Raoul collectif, pièce déjà ancienne, décapante, délirante et sérieuse sur l'invention de Thatcher et son fameux «il n'y a pas d'alternative».

ANNE DIATKINE

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS
de L'AVANTAGE DU DOUTE
Au théâtre de la Bastille
jusqu'au 27 mai.



Famille du média : PQN
(Quotidiens nationaux)
Périodicité : Quotidienne
Audience : 2557000
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : Du 15 au 16 mai 2022
P.24
Journalistes : BRIGITTE
SALINO
Nombre de mots : 580

Famille du média : Médias d'information
générale (hors PQN)
Périodicité : Hebdomadaire
Audience : N.C.
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales, Politique



Edition : 25 mai 2022 P.7
Journalistes : M. P.
Nombre de mots : 303

Les drolatiques disputés du collectif L'Avantage du doute

La troupe présente son nouveau spectacle, « Encore plus partout tout le temps », au Théâtre de la Bastille, à Paris, jusqu'au 27 mai

THÉÂTRE

Chaque spectacle de L'Avantage du doute ressemble à un point d'étape. Depuis sa création, en 2007, ce collectif a travaillé sur l'héritage de Mai 68 (*Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, 2008), sur la question du travail (*La Légende de Bornéo*, 2012) ou sur l'invasion des images (*Le bruit court que nous ne sommes plus en direct*, 2015)...

La nouvelle création s'appelle *Encore plus, partout, tout le temps*. Comme les précédentes, elle repose sur la démocratie propre à L'Avantage du doute. Chaque membre travaille dans son coin sur un sujet qui lui est cher, des discussions collectives décident du grain à moudre, et un spectacle naît, en respectant toujours les mêmes règles : les interrogations des uns sont partagées par les autres, et le collectif entraîne le public dans son jeu, d'une manière allègre. Tout se passe comme s'il disait à la salle : voilà où nous en sommes, qu'en pensez-vous ?

Encore plus, partout, tout le temps compte un nouveau venu : Maxence Tual, qui a beaucoup

joué avec Les Chiens de Navarre, rejoint quatre membres fondateurs, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Le-grand. On les a connus trentenaires, les voilà entrés en quarantaine. Des enfants sont nés, il y a eu la pandémie de Covid-19, beaucoup de questions. Tout cela traverse le spectacle, qui se veut plus « théâtral » que les précédents : des scènes oniriques, faiblement réussies, et c'est dommage, s'insèrent entre les morceaux de bravoure où les comédiens débattent. Comme ils ont décidé de réduire leurs émissions de CO₂, ils ont récupéré ça et là des éléments de décor, et des tissus blancs qu'ils ont bricolés en toges.

Collapsologie et écologie

Cela leur donne un petit côté « new age » qui détend l'atmosphère. Car il y a de la tension dans l'air, entre ceux qui sont obsédés par la collapsologie et ceux qui veulent croire que, non, tout n'est pas fichu. De la même façon, ça frotte entre les hommes et les femmes, sur la question de la domination capitaliste et domestique. A cela s'ajoutent les enfants.

Il y a quinze ans, dans *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon* – dont Judith Davis a tiré un film personnel et salué, *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, en 2018 –, les membres de L'Avantage du doute demandaient des comptes à leurs parents. Aujourd'hui, ce sont leurs enfants qui leur en demandent. Ils les renvoient à leur égoïsme, comme eux le faisaient. Sauf que le terrain de la dispute s'est déplacé de la politique à l'écologie.

Ainsi va la vie, à qui le collectif sait donner un tour drolatique. Il pourrait éviter certaines facilités – par exemple jouer au ballon avec d'énormes sexes gonflables –, il ne bouscule pas vraiment les spectateurs, mais c'est un plaisir de le retrouver, parce qu'il ne renonce pas à se poser des questions, et qu'il le fait en restant fidèle à son nom. ■

BRIGITTE SALINO

Encore plus, partout, tout le temps, par L'Avantage du doute. Théâtre de la Bastille, Paris 11^e. Jusqu'au 27 mai. Du lundi (sauf le 16) au samedi, à 20 heures. De 15 € à 25 €. Durée : 1h45.

Encore plus, partout, tout le temps

PRENEZ la crise environnementale. Et d'autres thèmes ultrasensibles : l'exploitation des femmes, la domination masculine. Ajoutez de l'humour noir, de l'autodérision, des blagues à deux balles. Et voilà un spectacle aussi marrant qu'intelligent.

Sur scène, les trois actrices et les deux acteurs du collectif L'Avantage du doute. Ils le disent d'emblée et le répètent : chaque élément du décor a été récupéré (l'immense toile de fond figurant un sous-bois comme l'intérieur de maison en ruine). Y compris les costumes (les toges romaines dont ils sont vêtus). Cela parce qu'ils sont soucieux du bilan carbone. Et que, à la quarantaine, parents pour la plupart, ils souhaitent trans-

mettre à leurs enfants une démarche é-co-res-pon-sa-ble. Ils en font des tonnes. Le discours intello est vite chassé par le farcesque.

Dans chaque saynète, ça dégénère. Lors d'un dîner réunissant deux couples, où l'un des maris annonce qu'il a décidé d'être végétarien, ce qui provoque l'incompréhension générale. Lors d'un apéro chez des néoruraux, adeptes du tout-écolo, où l'épouse se consume dans les tâches ménagères et s'occupe des mioches à temps plein. Lors d'une confrontation entre un fils et son père, où le premier

reproche au second de lui laisser un monde pourri en héritage, et qui vire au parricide. Plus c'est sérieux, plus on rit.

Tout cela entrecoupé d'interventions d'une chauffeuse de salle en slip et blouson de cuir. Voix grave changée en régie. Propos de gros beauf. Censée incarner Bernard, un type qui finance le spectacle, elle alpague le public, vanne les comédiens, drague les minettes, donne des conseils. Chauffe, Bernard, chauffe !

M. P.

● Au Théâtre de la Bastille, à Paris, jusqu'au 27/5.



Le Club de Mediapart

Participez au débat



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart
BILLET DE BLOG 19 FÉVR. 2022

L'Avantage du doute et OS'O : deux collectifs d'acteurs qui durent

L'Avantage du doute est né en 2008, OS'O trois ans plus tard. Deux collectifs d'acteurs qui, de spectacle en spectacle, donnent pleinement leur sens aux mots « collectif » et « acteur », chacun à leur façon. Dernière création en date : « Encore plus, partout, tout le temps » pour L'Avantage du doute, « Qui a cru Kenneth Arnold ? » pour OS'O. Au bon plaisir du collectif. Et de ses jeux.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



Le collectif L'avantage du jeu en toges © Jean-Louis Fernandez

C'est au sortir d'un stage avec le tgSTAN que s'est formé le collectif L'Avantage du doute. Leur premier spectacle en 2008 allait faire mouche : « Tout ce qu'il nous reste de la révolution, c'est Simon » (lire [ici](#)). Le Simon en question, c'était Simon Bakhouche, un acteur chevronné dont les artères avaient dans les 18 ans en 68. Il s'est depuis éloigné du collectif réunissant des plus jeunes, alors trentenaires : Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas, Nadir

PRESSE WEB ET BLOGS

Legrand. Ces quatre là sont toujours là, rejoints pour le nouveau spectacle par Maxence Tual, un ancien de la compagnie des Chiens de Navarre.

« *Nous sommes un collectif d'acteurs et d'actrices. Nous jouons et écrivons ensemble.* » résumèrent-ils. Et ils précisèrent : « *Les spectacles de L'Avantage du doute sont le fruit d'une écriture collective, et si chaque acteur ne dit pas exactement ce qu'il pense* » au moment où il prend la parole, il fait corps avec la pièce, qui prend en charge d'une façon ou d'une autre ses interrogations personnelles. C'est un travail d'acteurs-auteurs sans metteur en scène, libres, responsables et privilégiant le présent de la représentation, une conception du jeu dans un rapport direct avec le public. Chacune de nos créations répond du même impératif : partir du monde d'aujourd'hui, pour en faire du théâtre, un théâtre « à hauteur d'homme ».

Ce fut le cas pour leurs créations suivantes comme *La légende de Bornéo* ou *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct*. Leur nouvelle création, *Encore plus, partout, tout le temps*, enfonce le même clou, bien affûté. Un spectacle joyeux de bout en bout, qui surfe sur la notion de catastrophe. Une soirée tout à la fois écoresponsable, politique, amoureuse. Pas de discours, mais des actions, des discussions, des situations volontiers loufoques, dans un univers brinquebalant qui pioche où bon lui semble. Avec ce beau paradoxe : moins le spectacle est réaliste, plus il parle du temps présent. Eco-responsables, le décor comme les costumes (des toges!) sont fait de « récup » comme cette magnifique toile peinte adossant le spectacle à une forêt, comme ces panneaux usagés et vitrés formant un coin à la fois cosy et fourre-tout, comme cette table rudimentaire et pliable en hommage aux soirées camping. Ajoutez à cela des bricoles qui jonchent le sol mais ne perdent rien pour attendre, une leçon de tir à l'arc avec sa cible. Et quand la flèche fuse, c'est pour se planter magiquement dans le mille. Au fond sur un talus, un ours blanc contemple, philosophe, la fonte de la banquise et, placide, le spectacle d'un vieux monde en morceaux, en déchets, le nôtre. Tout de bric et de broc constituant un promontoire idéal pour causer effondrement et catastrophe. Mais aussi dictature du patriarcat, et j'en passe. L'humour, le gag, le rire surgissent comme des balises anti-détresses, très éclairantes.

Tout cela est le fruit d'un travail préparatoire multiforme qui passe par des lectures bien sûr, des discussions à n'en plus finir et un bon nombre de labourages de terrains.

Écoutons Judith Davis : « *Avec Mélanie, nous avons fait tout un travail à Vitry-sur-Seine, dans des centres sociaux, des EHPAD. Nous avons animé un atelier intitulé « les faiseuses d'histoires », emprunté au livre de Vinciane Despret et Isabelle Stengers. Et on a interrogé beaucoup de femmes. On s'est aussi beaucoup interviewés les uns les autres, et j'ai recopié de nombreuses discussions SMS entre les trois filles du groupe, qui mêlent par exemple dans un même message des couches de bébé qui débordent et des citations d'Hannah Arendt. Car Claire et Mélanie ont eu deux enfants entre le dernier spectacle et celui-là...* »

Et Nadir Legrand : « *Plus que jamais, nous avons besoin de rire ensemble des situations tragiques dans lesquelles nous sommes enlisés. Rire de nous-même, de nos excès, de notre démesure, de notre perte de sens, pour exorciser les cauchemars qui nous hantent avant qu'ils n'atrophient notre désir de vivre et d'aller à la rencontre de l'autre. Pas d'un rire cynique, bête et blessant, mais d'un rire jubilatoire et fédérateur.* »

Quand au début du spectacle on les voit tous venir au devant du public habillés en toges romaines, prêts à nous jouer une tragédie romaine ou une séquence inédite d'Astérix, les voici qui nous parlent de nos vies d'aujourd'hui, en évitant le piège des trois P (pathos, patriotisme, putasserie), à la distance juste. En sortant du spectacle, je me suis demandé, toutes proportions gardées, si ce que je venais de voir, en ces temps troublés, ne pourrait pas jouer un rôle similaire à celui naguère de « Tout va très bien Madame la Marquise », cette fantaisie annonciatrice que chantaient Ray Ventura et son orchestre juste avant la Seconde guerre mondiale. Une marquise partie en voyage téléphone à James, son majordome, pour avoir des nouvelles du château. Et James de répondre : « Tout va très bien,

Madame la marquise/ Tout va très bien, tout va très bien/ Pourtant il faut que je vous dise, /on déplore un tout petit rien:/ un incident une bêtise/ la mort de votre jument grise ». Une petite catastrophe qui en cache de bien plus grosses : les écuries et château ont brûlé, le mari ruiné s'est suicidé mais à part ça, Madame la marquise, tout va très bien. Succès assuré.



Scène de "Qui a cru Kenneth Arnold?" © Frederic Desmesure

C'est au sortir de l'école nationale de théâtre de Bordeaux, où ils venaient d'être élèves durant trois ans, que Roxane Brumachon, Bess Davies, Mathieu Ehrhard, Baptiste Girard et Tom Lindon ont décidé de rester ensemble pour fonder le collectif OS'O (On S'Organise). Ils sont tous là, dix ans plus tard. Et se relaient dans les trois personnages de leur nouveau spectacle *Qui a cru Kenneth Arnold ?*. Une « *conférence théâtre et science* », mise en scène et écriture collective, avec un accompagnement dramaturgique de Rbiad Gahmi, qui appartient au collectif d'auteurs Traverses, croisé lors d'un précédent spectacle. Un spectacle pour tous, mais d'abord pour les ados.

« *On se réunit, au début, on cherche, on apprend, on se confronte, on essaie, on joue, on s'organise. Voilà le départ de notre travail* », écrivent les OS'O (si l'on fait la liaison cela devient les zozos). S'ils assurent éventuellement l'écriture et la mise en scène des spectacles pour enfants et ados, ou celle de leur Grand banquet (un banquet polar avec repas pour cent personnes que je rage de ne pas encore avoir vu), ce n'est pas le cas pour les spectacles pour tous, qui font appel à un metteur en scène et à un auteur voire plusieurs.

Tout a commencé avec une adaptation de *L'Assommoir* de Zola mise en scène par le berlinois David Czesiński, croisé de l'autre côté du Rhin au cours de leurs études. Ils le réinventent en 2014 pour *Timon/Titus* d'après Shakespeare et l'essai de David Graeber sur la dette (lire [ici](#)). Entre temps, ils montent *Je suis un Troll*, pièce pour enfants de Denis Kelly. Vient ensuite *Pavillon noir*, une commande sur la piraterie (d'hier et d'aujourd'hui) faite aux sept auteurs du collectif Traverses (lire [ici](#)). Et enfin, *X*, l'an dernier, traduction et mise en scène de Vanasay Khamphommala d'après une pièce de l'Anglais Alistair McDowall (lire [ici](#)). Force du collectif, ces spectacles sont toujours en tournée (calendrier ci-dessous). Tous traitent de questions qui nous taraudent: le travail ouvrier, la dette, le piratage informatique, l'exploration spatiale, la vie sur d'autres planètes, etc.

C'est aussi le cas de leur « conférence théâtre et science » *Qui a cru Kenneth Arnold ?* Qui se penche sur les OVNI, autrement dit les UTO (Unidentified Flying Object) et tout ce que cela charrie de rêves, de fantasmes, de leurres, de croyances, parfois de demi-vérités. Le spectacle des conférenciers attablés, mais de plus en plus délurés, met en avant comment notre planète n'est qu'un grain de sable dans l'univers. Les trois pieds nickelés explorent toutes les pistes, y compris celle des soucoupes volantes en s'appuyant sur le travail du très sérieux GEIPAN (Groupe d'Etudes et d'Informations sur les Phénomènes Aérospatiaux Non-Identifiés). Le spectacle s'adresse en priorité aux 12-14 ans et c'est peu dire qu'ils sont à l'écoute, comme on a pu le constater récemment dans le magnifique théâtre de Châtellerault.

Ensemble ou séparément, les cinq ont aussi menés d'autres travaux, en marge du collectif ou avec lui. Bref, les OS'O sont de drôles de zigotos. Chut, ne le dites à personne, leur nouvelle création la saison prochaine sera à l'affiche parisienne du Théâtre de la Colline.

Si les deux collectifs travaillent différemment et ne se ressemblent pas, les deux ont pour matrice première de mettre les acteurs et les actrices au centre du jeu, de faire acte du collectif avec cette botte secrète: la force de l'ensemble, c'est de magnifier la présence de chacun..

***Encore plus, partout, Tout le temps* par le collectif l'Avantage du doute : du 9 au 27 mai au Théâtre de la Bastille (qui a accueilli toutes les créations du collectif et leur a offert une année au printemps d'occuper le théâtre).**

***Qui a cru Kenneth Arnold ?* par le collectif OS'O : le 20 mai à Vauréal, le 21 mai à Luy-dit-Joli village**

***X* par le collectif OS'O : le 13 mai à Bruges .**

***Le dernier Banquet* par le collectif OS'O : les 6 et 7 mai au Quai des rêves, Lamballe-Armor, le 10 mai à Saint André de Cubzac, le 13 mai à Bruges**

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



« Encore plus, partout, tout le temps », par L'Avantage du doute, au Théâtre de la Bastille, à Paris. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

C'est un titre comme les aime L'Avantage du doute, un collectif volontiers loufoque qui nous avait réjouis avec un spectacle sur l'héritage de Mai 1968, *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon* (devenu un film de Judith Davis, *Tout ce qui me reste de la révolution*, sorti en 2019) et un autre sur le monde du travail, *La Légende de Bornéo*. Cette fois, c'est le lien entre l'exploitation de la terre et la domination masculine qu'explore le bien nommé L'Avantage du doute. **B. Sa.**

[Théâtre de la Bastille](#), Paris 11^e. Du 9 au 27 mai.

Réserver : les spectacles à ne pas manquer en mai 2022 ! (partie 1)



Création 2021 de Sharon Eyal © Tilo Stengel

Une sélection de spectacles à ne pas manquer ce mois-ci.

Encore plus partout tout le temps, mise en scène collectif L'Avantage du doute

Le collectif L'Avantage du doute est de retour au [théâtre de la Bastille](#) du 9 au 27 mai avec une création au titre programmatique, qui résume bien leur art de mêler politique et intimité : *Encore plus partout tout le temps*. À savoir la synthèse de leurs cogitations sur le monde comme il va (pas trop bien) et sur les logiques de la domination masculine pour un cinquième spectacle qui réunit pêle-mêle " *un gros ours blanc atteint de solastalgie, et bien sûr avec sa banquise qui fond avec lui, avec des femmes fatales dévastées et des déesses inquiétantes, avec un rôti brûlé, des oeufs bio du Limousin et un arc bandé à bloc, avec une clameur aussi violente qu'harmonieuse et libératrice, avec une tempête filiale destructrice, avec un vieux cinéaste mythique en fauteuil roulant, sans oublier la servante à col blanc amidonné tout juste sortie des vestiges de ce jour* ". L'avantage du doute, c'est que tout est toujours possible...



L'avantage du doute : encore, plus, partout, et même jusqu'au Paradis blanc



L'Avantage du doute, notre collectif adoré chéri depuis plus de dix ans maintenant, prend ses quartiers au [Théâtre de la Bastille](#) pour son nouveau spectacle au titre presque porno « *Encore plus, partout, tout le temps* ».

Cette fois, nous trouvons Claire Dumas changée. Elle est devenue Bernard Tahé. En slip, chaussettes hautes et blouson en cuir, il ou elle, on ne sait plus, se charge de chauffer la salle. À l'aide d'un micro qui lui donne la voix d'un gros beau, elle taquine le public. Le monde du théâtre public y est passé à la moulinette, acronymes compris. Sur scène, devant un magnifique décor peint et officiellement donné par le TGP, Mélanie Bestel, Judith Davis, Nadir Legrand et Maxence Tual sont vêtus de toges (elles aussi récupérées). On est déjà morts de rire et la pièce n'a pas vraiment commencé. Mais, nous le savons, vous le savez, l'Avantage du doute a comme passion de nous faire rire du pire.

Que ce soit dans [Tout ce qui reste de la révolution, c'est Simon](#) (2010), [La légende de Bornéo](#) (2012), [Le bruit court que nous ne sommes plus en direct](#) (2016) ou [La grande traversée](#) (2018), le collectif compose, colle et accole des moments. Pour *Encore plus, partout, tout le temps*, tout tourne autour des dominations. Celles des humains sur la terre, et celles des hommes envers les femmes.

Le collectif nous fait passer d'une scène à une autre (un dîner devient une nuit cannibale par exemple !), avec des transitions toutes plus inattendues les unes que les autres. Ils et elles jouent à ne pas jouer. Et ils ne jouent pas à jouer. Ils et elles portent leurs noms et parfois c'est leur « vraie » vie qui est mise en scène, comme dans un psychodrame, cet outil en psychologie qui permet de voir ce qui était là devant nos yeux aveugles. Ici, un couple écolo qui brille par une charge mentale 100% féminine.

Le théâtre n'est jamais une fiction pour eux. C'est une façon de nous mettre face à notre monde. Et dans notre monde, la planète crève et dans le monde occidental, les femmes voient enfin les mécanismes de domination si longtemps intégrés par des hommes qui comme Maxence et Nadir n'ont rien d'affreux connard (tous ne sont pas Bernard !).

L'avantage du doute nous met face à nos contradictions, une fois encore. Ce qui change, c'est que le collectif se vit sans la Révolution, sans Simon, sans 68. Nous avons la sensation, entre un non-désir d'enfant, des ruines antiques devenues tabourets et la fonte des glaces que seul Michel Berger peut une nouvelle fois nous sauver.



ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Théâtre de la Bastille,
 76 ue de la Roquette,
 75011 Paris.
 01 43 57 42 14

Jusqu'au 27 mai 2022

à 20h, relâche les dimanches et le lundi 16 mai



Photo © Jean-Louis Fernandez

En 2019, "La Légende de Bornéo" de la même équipe, avait tout à la fois séduit et un peu agacé. Déjà, on y réfléchissait sur un thème, il était développé sur impros plus ou moins réussies et le résultat était à la fois foutraque et prenant.

Ici, deux thèmes sont "traités" de façon concomitantes : l'exploitation de la terre et la domination masculine. Bon. D'entrée de jeu, un certain Bernard, comédien-animateur en slip, avec micro, "fait" la salle : il anime, vaille que vaille, de sa voix grave et sourde ; il improvise, raille, drague, un peu... avant que le spectacle, *in fine*, ne commence.

Là, on nous annonce que tout, des costumes, (des toges romaines !) à la toile peinte du fond est récupéré. Les comédiens poussent des cris, style travail vocal d'un cours de théâtre et enfin, on y est. Fin du monde, pollution, un personnage craque. Quelque chose se passe, quelque chose d'éminemment théâtral. La suite va être plus mitigée : une soirée entre amis permet d'aborder le noeud du problème, une nouvelle façon de consommer : le hic, c'est que cette soirée entre bobos aligne des clichés... et que les choses, au lieu d'être suggérées, sont dites de façon crue et cash. Il y a des rires nerveux dans la salle. Il règle un petit côté café-théâtre, pas follement stimulant.

Cette discussion (un peu façon café du Commerce) met en opposition adeptes de la collapsologie et un autre personnage partisan du plaisir *hic et nunc*, à charge pour le spectateur de se faire son idée : Choisis ton camp, camarade ! pourrait être le mot d'ordre du moment.

Par la suite, et c'est là où le spectacle est malin, on aura cette même opposition entre des partisans de ci et des tenants de ça. L'ineffable Bernard fera un ou deux retours pour faire prendre du recul et critiquer cette scène que nous venons de voir.

Brecht pas mort, sa distanciation bouge encore !

De façon plus ou moins cohérentes, l'engagement en faveur de la planète et la critique de la phallocratie ambiante alternent.

Il y a de belles images, et des lumières magnifiques. Les comédiens sont tous parfaits, avec une mention spéciale pour Claire Dumas.

Judith Davis reprend la parole en tant qu'elle-même pour rajouter une partie plus ou moins autobiographique : une dernière scène mélange les deux thèmes, avec des clichés (encore !) et une forme d'autofiction théâtrale sommairement justifiée : puisque ça nous est arrivé, c'est intéressant. Attention, message. On nous cite Anna Harendt ou Duras, un homme se demande à quoi il sert. Avec un autre homme, il se confie sur sa vie, ses espoirs, ses problèmes. Avant qu'ils se s'autorisent un câlin.

On finit par une superbe séquence que nous ne dévoilerons pas et qui boucle la boucle.

Au final, on aura apprécié nombre d'éléments et déploré le côté souvent premier degré. Mais après tout, ce patchwork a été pensé, il est assumé, il a les qualités de ses défauts et réciproquement. Le public ne paraît pas boudier son plaisir.

À vous de voir, donc.

Gérard Noël

Encore plus, partout, tout le temps

Création collective

De et avec Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand et Maxence Tual.

Scénographie : Kristelle Paré.

Lumières : Mathilde Chamoux.

Son : Isabelle Fuchs

Costumes : Marta Rossi.



Un Fauteuil Pour l'Orchestre - Le site de critiques théâtrales parisien » Encore plus, partout, tout le temps, une création de L'Avantage du doute, Théâtre de la Bastille

Commentaires fermés sur Encore plus, partout, tout le temps, une création de L'Avantage du doute, [Théâtre de la Bastille](#)



© Jean-Louis Fernandez

fff article de Denis Sanglard

Voilà une création abrasive qui vous râpe salement et finit par vous gratter sévère. *L'Avantage du doute* interroge notre humanité en plein effondrement et comme à chaque fois soulève nos contradictions comme on soulève un lièvre de mars. Pas de réponse de leur part mais un inventaire à la Prévert où ne manque pas un ours blanc. Patriarcat, productivisme, capitalisme, esclavagisme, exploitation des femmes, féminisme, écologie... L'effondrement est partout qui se répercute jusque dans l'espace privé, intime. Et ce qu'il souligne là c'est combien tout cela est étroitement lié, comment tout se tient fermement, et que chaque solution, pragmatique ou utopique, se heurte toujours à ses propres limites et contradictions internes. Comme le résume magistralement l'un d'eux, « *c'est la fin du monde et tout le monde regarde top chef !* ». Oui, c'est tragique, la maison brûle, et ce collectif en toge pour l'occasion, regarde les braises chaudes avec une lucidité imparable, faisant feu de tout bois idéologiques. Pas trash, non, mais cash sûrement. C'est d'un humour mordant et féroce, écrit finement d'une plume trempée dans le vitriol, qui vous balance ses quatre vérités sans s'embarrasser du politiquement correct. Mis en scène avec brio, loin d'être foutraque, tout est amené avec le plus naturel du monde. Avec ça, une autodérision, parce que toute réflexion ici part avant tout de l'expérience de ce collectif hors-norme. On le sait, parler de soi c'est aussi parler du monde. Et le théâtre ici est une étrange et formidable agora, pour preuves ces colonnes gréco-romaines tronquées et ces toges incongrues qui font de la scène un espace de débat, un banquet platonicien où le sérieux le dispute au dérapage contrôlé, voire même à la poésie

surréaliste. Et si le public est muet, on ne parle pas des rires qui le secouent au long de cette création, il n'en est pas moins interpellé, passé à la question lui aussi. Résumer le tout tient de la gageure tant l'ensemble est habilement troussé, joyeusement secoué, les sujets tissés, cousus entre eux sans fil blancs ni couture apparente. C'est drôle, de cet humour salvateur qui du pire donne le meilleur, fait passer la pilule amère qui n'est pas ici un placebo.

Tentons de résumer bravement cette création en allègre panique qui tire à bout portant, à bout touchant sur les maux d'une humanité en déroute anthropocène. Femmes au bord de la crise de nerf, au bord du burn-out, esclaves d'un patriarcat, écrasée d'une charge mentale jusque dans ses idéaux. Femmes fatales soumises aux injonctions de mâles soumis aux injonctions, eux aussi, du même patriarcat. Un Bernard en déroute genrée. Végan dépressif et entrecôte trop cuite. Ecolos en proie au doute. Ours polaire atteint de solastalgie. Trois Parques. Un arc. Enfants en révolte devant un avenir hypothéqué, tuant le père et pas que symboliquement. Passons, passons, passons. Rien du pensum pourtant, c'est encore une fois d'une alacrité inventive qui sauve de la pesanteur, mené tambour battant et grand sérieux dans la farce tragi-comique par ce collectif décapant et engagé, labélisé par nos soins d'utilité publique. Au sortir du théâtre de la Bastille, une envie furieuse de pousser un cri dérange, celui-là même qu'il pousse en chœur à intervalle régulier, harmonieux et libérateur dit-il. Libérateur, c'est certain.



© Jean-Louis Fernandez

Encore plus, partout, tout le temps une création de L'Avantage du doute

Avec Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand, Maxence Tual

Scénographie : Kristelle Paré



La comédie des catastrophes

Au **Théâtre de la Bastille**, le collectif l'Avantage du doute dresse un hilarant portrait de la société contemporaine pour mieux en révéler ses maux. De l'anthropocène au patriarcat, de la collapsologie aux comédiennes mères ou non, du besoin de tendresse des hommes, « *Encore plus, partout, tout le temps* » interroge les logiques de puissance et de rentabilité par le biais de l'intime.



« *Encore plus, partout, tout le temps* », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

Le plateau est fermé d'un rideau figurant un paysage champêtre verdoyant. De son centre part un sentier au bord duquel se tient un cerf. Cette atmosphère bucolique est quelque peu contrebalancée par l'accueil que Bernard, le coproducteur privé de la pièce, installé directement dans la salle, réserve aux spectateurs, ou plutôt aux spectatrices. Il faut bien le reconnaître, Bernard est misogyne, vulgaire, relou, dragueur, en un mot, un gros beau. Son personnage est magnifiquement campé par Claire Dumas qui, après avoir interprétée à la perfection une conseillère du pole-emploi en plein *burn-out* dans un précédent spectacle du collectif, montre ici des dispositions certaines pour ce genre de rôle. Vêtue d'un blouson de cuir et d'un slip suffisamment serré pour laisser apparaître une forme suggestive dont on découvrira plus tard qu'il s'agissait d'une paire de chaussettes, Bernard tente de coincer tant bien que mal toute présence féminine entrant dans son champ de vision, de la professeure de français accompagnant une de ses classes à la mère de famille venue avec son mari. Cependant, Bernard n'est pas stupide. Il sait que sa position est délicate. Dans cette époque « *post-me too* », il doit draguer discret, mesurer ses propos et son enthousiasme. La moindre incartade peut être fatale. Il est loin le temps des sifflets et des mains baladeuses qui faisait le charme à la française. Il se fend néanmoins d'un « *Calmez-vous, ça va bien se passer* », empruntant la formule sexiste à un ministre s'adressant à une journaliste, formule qui sera reprise un peu plus tard par l'un des protagonistes afin de s'assurer qu'elle ne passe pas inaperçue. Bernard est sincère lorsqu'il lâche à un couple de femmes : « *Les lesbiennes j'ai toujours trouvé ça excitant !* » Une sincérité terriblement désarmante, troublante, une sincérité masculine, beaucoup trop masculine. Sur scène, les comédiens assistent, tétanisés par la consternation, à ses numéros de drague. Ils prennent enfin la parole. Que le spectacle commence.

En pleine éco-conscience et pour être totalement en phase avec leur nouvelle création qui aborde l'urgence climatique sur

fond de collapsologie, les comédiens-auteurs ont décidé de limiter le plus possible leur empreinte carbone. Pas d'avion, pas de voiture, tout ce qui est utilisé sur scène est recyclé. C'est ainsi que grâce à la générosité du milieu du spectacle vivant, ils ont récupéré l'immense rideau de scène champêtre, très XVIIIème siècle, qui n'entretient aucun rapport avec la pièce, pas plus que les toges romaines qu'ils portent, mais qui leur ont permis de ne rien produire. Tout a été recyclé jusqu'au titre même de la pièce, « *Encore plus, partout, tout le temps* », qui prend une autre signification lorsqu'on apprend qu'il est emprunté à celui d'un film porno des années soixante-dix. Le public est prévenu : si des personnes sont venues avec en tête l'idée que le film allait être rejoué sur scène, la déception sera immense.



« *Encore plus, partout, tout le temps* », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

Nouveau monde vs. ancien

Le récit commence véritablement par un diner entre amis réunissant deux couples, un diner qui va tourner court lorsque l'homme du couple invité, revenant de sa première séance chez un psy et convaincu du bien-fondé de la collapsologie, commence à expliquer au couple invitant les risques et conséquences d'un effondrement de la civilisation industrielle. La soirée avait pourtant bien commencé, les deux femmes s'asseyant au tir-à-l'arc, nouveau sport pratiqué par celle qui reçoit pour « *se détendre* » et dont on apprendra plus tard qu'il s'agit en réalité d'un moyen de patrouiller armée. Traumatisée par les attentats de 2015, elle effectue régulièrement des rondes autour de l'école de ses enfants. « *Notre maison brûle et nous regardons ailleurs* ». L'homme fait siens les mots de Jacques Chirac prononcés en 2002 lors du sommet de Johannesburg en Afrique du Sud. Vingt ans plus tard, la maison brûle toujours, il est même étonnant qu'elle soit encore debout. L'homme égraine alors les catastrophes probables lors d'un possible futur qui viendrait après l'effondrement. Devant cet inventaire lugubre, son épouse ne tarde pas à lui ordonner de se taire. Ses propos semblent avoir un profond impact sur la femme de la maison que l'on découvre soudain au bord de la crise de nerf tandis que son mari, épicurien narcissique, prône de vivre le présent sans penser à demain. En ce sens, il appartient déjà au passé, à cette génération de soixante-huitards dont l'héritage



était au centre du premier spectacle du collectif, « *Tout ce qui reste de la Révolution, c'est Simon* », en 2008. Mais quand l'apprenti collapsologue fait part de son intention d'informer les enfants de leur futur plus que précaire, arguant du fait que ceux qui vont connaître la catastrophe sont déjà nés « *On ne va pas droit dans le mur, on a déjà quitté la route* », tout le monde pète les plombs, à commencer par sa femme qui n'hésite pas à armer l'arc d'une flèche afin de le tenir en joue. Le diner s'achève sur une scène hallucinante dans laquelle les protagonistes se contaminent les uns les autres en se mordant, chacun se transformant en vampire. Parodie hilarante de films d'horreur, elle s'interprète aussi comme une métaphore de la pandémie mondiale de coronavirus dans laquelle certains y voient les prémices du grand effondrement.



« Encore plus, partout, tout le temps », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

C'est sans doute pour apaiser les esprits et retrouver le calme qu'est proposé une sorte d'intermède féminin, car c'est bien connu, la parole des femmes est celle qui soigne, qui reconforte, par une douceur forcément innée. La scène se passe à contre-jour, dans une lumière crépusculaire. Trois figures allégoriques, les Parques, divinités maitresses de la vie humaine dans la religion romaine, sont reliées entre elles par une corde. Elles pérorent sans que l'on ne parvienne véritablement à saisir leurs propos. Inutile d'ailleurs, l'un des comédiens venant tirer lentement mais inexorablement le grand rideau derrière lequel elles vont disparaître, coupées dans leur démonstration. L'ambiguïté de la scène la rend plus savoureuse encore. La représentation, de prime abord très patriarcale, dénonce en réalité les stéréotypes comme une invitation à déborder les cases dans lesquelles la société assigne les individus.



« Encore plus, partout, tout le temps », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

Répartir la charge mentale

Tout ceci n'est pas vraiment du goût de Bernard qui exige sur le champ une « réécriture exclusive » sinon joyeuse du moins positive de la pièce, menaçant de retirer son soutien financier, habile clin d'oeil aux financements de plus en plus privés de la culture et aux exigences de ses nouveaux « bienfaiteurs ». La scène suivante semble justement illustrer les tentatives de compromis qu'induisent ces financements : une séquence chorégraphique oppose deux danseurs affublés d'un énorme pénis à l'aide duquel ils se renvoient le ballon terre, allégorie parfaite et ridicule du lien entre l'anthropocène et le patriarcat. La pièce enchaîne ainsi les scènes très drôles, ne s'interdisant pas une certaine poésie à l'image de cet adolescent voulant reboucher la faille de la porte d'entrée comprise comme celle du monde avec de la pâte à sel.



« Encore plus, partout, tout le temps », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

Le spectacle aborde également un sujet qui jusque récemment était passé sous silence, celui des comédiennes mères pour qui rien n'est prévu pour faciliter la gestion de leur nouvelle vie de famille, bien au contraire. Pour une comédienne, accommoder vie professionnelle et vie familiale relève d'un tel exploit qu'il est bien souvent compliqué de continuer à travailler. On peut se demander d'ailleurs dans quelle mesure tout n'est pas fait ici pour dissuader d'enfanter. De même, celles qui font le choix de ne pas avoir d'enfant sont constamment plaintes, suscitent une forme d'empathie qui se confond avec la pitié. Comme si, encore aujourd'hui, une femme ne pouvait pas en conscience choisir de ne pas avoir d'enfant. C'est ce qu'on fait comprendre à Judith lorsqu'elle visite son amie à Noirmoutier, en lui rappelant par une expression de compassion, un sentiment navré, autant de remarques insidieuses, que sa réponse à la question récurrente « Vous avez des enfants ? » n'est pas normale. Dans la même scène, interviewant la femme du voisin qui paraît si parfaite, elle se rend compte que celle-ci est totalement aliénée, soumise au stéréotype de ce que doit être une femme en apparence, mais en apparence seulement, se contraignant à s'épiler le corps, se colorer les cheveux, se maquiller le visage. Elle paraît maintenant bien seule, prisonnière de diktats masculins, reproduisant à l'identique l'image que les hommes veulent voir. Finalement, elle n'est qu'un mirage.

Et les hommes dans tout ça ? Ils apparaissent perdus dans un monde où ils sont de moins en moins nécessaires. Ils n'ont plus besoin de chasser, plus vraiment besoin de protéger, ne sont plus dans l'obligation d'être le chef de famille, alors ils se battent, sans doute pour se prouver qu'ils existent, qu'ils ne sont pas encore totalement inutiles. Cependant, la guerre comme dernier endroit où l'homme a un rôle à tenir inciterait plutôt à ne plus en faire. Alors s'exprime un besoin de tendresse. Il n'est pas si facile de performer la virilité en permanence. Comme sa femme, le voisin se doit de porter en bandoulière, à la vue de tous, le cliché qui lui permet d'être enfermé dans la bonne case : sa virilité Bernard, lui, la porte haut. Il rassure le public en évoquant le BTP, la police, autant de professions où les hommes ont encore toute leur place.



« Encore plus, partout, tout le temps », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

À la fin du spectacle, les comédiens recouvrent ce qui reste des décors d'une très grande bâche blanche comme autrefois lorsqu'on quittait une maison pour longtemps et qu'on voulait protéger son mobilier. Cependant ce n'est pas tout à fait le cas ici. L'atmosphère blanche et froide transforme le lieu de vie en paysage du grand nord. Un ours blanc apparaît alors plus exactement un comédien portant un costume d'ours blanc l'air totalement perdu. Il se retourne, regarde, cherche, ne semble pas reconnaître l'endroit. Soudain, il quitte la scène, remonte la salle en direction de la sortie et disparaît dans un fracas inquiétant. S'est-il heurté à la porte tombant raide mort ? L'a-t-il franchi et rejoint l'extérieur ? On ne le saura pas mais on peut hélas imaginer la suite. Dans les deux cas, l'ours blanc n'avait aucune chance de survivre. En s'emparant des grands sujets sociétaux qui animent l'actualité pour les transposer sur scène en les interrogeant par le biais de l'intime, s'inventant des doubles qui sont aussi les nôtres, l'Avantage du doute conjure nos peurs face à un monde en pleine mutation où l'avenir est incertain. L'incommensurable appétit d'une humanité jamais rassasiée a conduit à la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvons. « C'est parce qu'il est trop tard pour se lamenter sur les dégâts déjà causés, et qu'il faut de toute urgence faire des plans à notre échelle, faire feu de tout bois imaginaire pour changer nos manières de nous voir et d'être ensemble. Et parce qu'on doit commencer par en rire, par se regarder franchement et se trouver aussi quand même tout à fait comique jusque dans nos paniques ; pour tenir et arriver à relier la connaissance que nous avons de la crise, dans laquelle nous sommes jusqu'au cou, avec le commencement d'une action. Même pétris de nos doutes, même en pleine dépression : parler, crier, établir de nouveaux liens. Tout commencement est divin ». La note d'intention du cinquième spectacle du collectif est aussi un manifeste, une profession de foi. Avec une formidable énergie et un humour à toute épreuve permettant de dépasser l'état de désolation, d'autant plus grand qu'en pleine conscience nous ne faisons rien, l'Avantage du doute et son théâtre « à hauteur d'homme » rappellent cette notion fondamentale : le monde n'est pas encore détruit. La solastalgie de l'ours blanc ne reconnaissant plus sa banquise qui fond à vue d'oeil, devrait nous alerter sur l'impératif qu'il y a à agir, nous révolter. Cela se passe ici et maintenant.



« Encore plus, partout, tout le temps », Collectif l'Avantage du doute © Jean-Louis Fernandez

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS - **De et avec** Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand et Maxence Tual **Scénographie** Kristelle Paré **Lumières** Mathilde Chamoux **Son** Isabelle Fuchs **Costumes** Marta Rossi **Accompagnement du travail vocal** Jean-Baptiste Veyret-Logerias **Régie générale** Jérôme Perez-Lopez **Production** L'Avantage du Doute **Coproduction** [Théâtre de Nîmes](#), [Théâtre de la Bastille](#), [Théâtre de Rungis](#), [Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine](#), le lieu unique - centre de culture contemporaine de Nantes, Théâtre Nouvelle Génération - Centre dramatique national de Lyon, L'Estive - Scène nationale de Foix et de l'Ariège **Avec l'aide à la résidence** du conseil départemental du Val-de-Marne et le soutien du Fonds SACD - Théâtre, Action financée par la Région Île-de-France **Avec le soutien de** La Vie brève - Théâtre de L'Aquarium et de La Villette, Paris **Le Collectif L'Avantage du Doute est conventionné par** le Ministère de la Culture et de la Communication - Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) Île-de-France **Production, administration et diffusion** Marie Ben Bachir. Spectacle créé le 17 novembre 2020 au [Théâtre de Nîmes](#), vu le 11 mai 2022 au [Théâtre de la Bastille](#) à Paris.

Du 9 au 27 mai 2022,

[Théâtre de la Bastille](#)
76, rue de la [Roquette](#)
75 011 Paris

La nouvelle création de L'Avantage du doute : tout sauf recyclé !



[\[https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2022/02/encore-plus-partout-tout-letemps-de-lavantage-du-doute-photo-de-jean-louis-fernandez-scaled.jpeg\]](https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2022/02/encore-plus-partout-tout-letemps-de-lavantage-du-doute-photo-de-jean-louis-fernandez-scaled.jpeg)

photo Jean-Louis Fernandez

Le Collectif L'avantage du doute croise dans *Encore plus, partout, tout le temps* écologie et féminisme dans un spectacle ultra drôle et en plein dans son époque. Toges, couches, Parques et ours blanc s'y mélangent dans un délire en tous points maîtrisé où résonnent les batailles du siècle et du moment.

Dans le moteur de recherche, plus de 13000 spectacles référencés

Recher

On vous invite au spectacle, soyez les premiers informés !

E-mail *

Je m'abon

Voilà un spectacle qui fait du bien à la fois aux angoissé.e.s du climat et aux énervé.e.s des structures patriarcales. Voilà un spectacle qui fait rire, qui soulage, qui se moque, qui porte une parole engagée et véhicule autant d'auto dérision. Voilà un spectacle d'écritures de plateaux avec des tirades à tomber, des punchlines mémorables et des numéros d'actrices et d'acteurs remarquables. Le Collectif L'avantage du doute, qu'on avait connu plus sage et décousu, vient de créer un spectacle toujours surprenant et drôle, que structurent percent des sujets qu'on pourrait qualifier de bobos mais qui sont pourtant bien des préoccupations générationnelles.

Conformément à sa philosophie de base – des acteur.trices et pas de metteur.se en scène, des interprètes qui écrivent des textes retravaillés au plateau – le collectif présente un spectacle composé de saynètes très diverses. Mais quelque chose semble avoir mûri dans leur travail depuis au moins La légende de Bornéo. L'arrivée de Maxence Tual, ancien des Chiens de Navarre, grand ours barbu aux airs héberlués et au pouvoir comique exceptionnel n'y est pas pour rien. Le retour de Claire Dumas qui entame le spectacle avec un numéro d'impro en Bernard, beauf en slip kangourou évadé du Ministère de la Culture, qui accueille les spectateurs et chauffe la salle avec brio, non plus. Avec eux et largement à la hauteur, Nadir Legrand, « avec ses airs d'André Dussolier » comme dirait Bernard, qui compose notamment un angoissé du climat aussi touchant que drôle ; Mélanie Bestel, femme à tout faire, celle qui panique comme celle qui raconte avec un air de bourgeoise impassible le temps que ça lui prend de s'épiler le sif (si vous ne savez pas, on vous laisse chercher ce que c'est); et Judith Davis, la nullipare militante mesurée qui excelle en cachette à bien bander son arc.

Côté structure, le spectacle raconte en filigrane comment les hommes de la compagnie d'un côté voulaient traiter du sujet du climat et les femmes de celui de leur place dans la société. Puisque le collectif fonctionne comme un espace démocratique et consensuel, Encore plus, partout, tout le temps traite des deux, qui finalement sont loin d'être déconnectés, comme l'a compris depuis longtemps l'écoféminisme. Pour autant garçons et filles n'étaient pas raccords. Et le spectacle entrelace des tranches de vie transformées en tranches de rire avec des inventions encore plus décollées du réel, des Parques qui tranchent leurs fils en période de pandémie, un coq à l'âne aux allures poético-schizophréniques, un fils qui tue son père ou encore un ours blanc qui, pour finir, dans un grand silence, traverse la banquise.

Le décor est 100 % recyclé annoncent-iels pour commencer, et les toges récupérées d'un autre spectacle. Cela ne semble pas facile de s'inscrire dans une démarche écolo quand on veut faire du théâtre. Sur le fond, le collectif y parvient pourtant parfaitement bien. Assumant sa parole prosélyte d'autant mieux qu'il n'hésite pas à en rire, sans pour autant y renoncer. Parfait mélange entre humour efficace et plus risqué, entre blagues potaches, satires, clashs et ruptures de ton soudaines, paroles adressées et fictions au plateau, entre personnages fictionnels et réels, entre tirades dynamiques et dialogues bien balancés, **Encore plus, partout, tout le temps** s'est aussi enrichi de quelques recettes des Chiens de Navarre – on pense par exemple à la dimension visuelle, costumes et scénos kitsch-oniriques et drôles – et aussi d'un peu de références théâtrales à la Perez et Boussiron. Mais la théâtralité dense et riche et pleinement maîtrisée qu'y affiche l'Avantage du doute ne tient en rien de la contrefaçon, approfondit au contraire le style du collectif et fait en plus de ce spectacle un incontournable de la saison.

Eric Demey

L'avantage du doute, un collectif éco et logique



À force d'en demander **Encore, plus, partout, tout le temps**, l'humanité court à sa perte, c'est à partir de cet apostolat que le collectif L'avantage du doute a conçu son nouveau spectacle. Rire et intelligence font bon ménage sur le plateau du **Théâtre de la Bastille**.

L'Homme court à sa perte, on ne cesse de le dire et de le constater. L'Homme ! Pour une fois, nous les femmes nous n'allons pas nous plaindre que le masculin l'emporte sur le féminin. Le collectif [L'avantage du doute](#), à qui l'on doit [La légende de Bornéo ou le travail sur la scène](#), pose dans son nouveau spectacle la question de savoir s'il y a un lien entre la crise environnementale et la domination masculine ! Il tente d'y répondre à travers des tableaux qui nous renvoient en miroir, le reflet de notre société et de nos comportements. Que pouvons-nous faire, que devons-nous faire, nous qui sommes issus de ces générations qui ont grandi avec cette idée que le progrès est l'avenir et qui aujourd'hui se rendent compte qu'il tend à creuser notre perte. Comment vivre avec cette idée ?

Recyclage et nouveauté



Personnellement, j'ai eu un peu de doute en rentrant dans la salle. Où ai-je mis les pieds ? Un des membres du collectif fait le Jacques dans la salle. Avec son micro, sa voix déformée, il met un joyeux bazar, harangue les spectateurs qui s'installent, les taquine à la manière de certains humoristes. C'est un peu long et pas toujours de bon goût, mais c'est voulu. Puis un comédien apparaît sur le plateau, devant une toile de fond représentant un sous-bois champêtre, un deuxième le rejoint. Ils sont vêtus de toges antiques. Ils expliquent que les décors comme les costumes sont de la récupération glanée un peu partout et qu'ils ont fait avec. Il faut être logique lorsque l'on veut protéger l'environnement, même si le nettoyage des toges à coûter en eau et détergent plus qu'il n'aurait fallu pour rester cohérent. Notre appréhension s'envole et l'on comprend que nous allons partir



dans un voyage théâtral pas comme les autres.

Bienvenue à l'ère Anthropocène



Construit sur une écriture collective où chacun à apporter sa pierre à l'édifice, le propos de la pièce a de la tenue et du sens. Les cinq acteurs-auteurs se sont inventé des sortes de double d'eux-mêmes. Le résultat fait que l'on touche l'humain dans sa réalité quotidienne, dans ses questionnements, ses contradictions, ses peurs et ses comportements. Du dîner entre amis qui dégénère, à l'apéro entre voisins chez des bobos néoruraux, au fils tuant son père pour le punir de lui laisser un monde pourri, ils abordent notre société actuelle. Ils exposent nos attitudes qui se veulent responsables et qui frisent le n'importe quoi ! Comme on l'aime ce bobo qui veut sauver la planète de tous les maux et qui est incapable de trouver le pot de moutarde sans l'aide de sa femme. Cet autre versant du spectacle, la réflexion sur la condition féminine, est loin de tomber comme un cheveu sur la soupe. C'est une réalité qui va de pair avec ce dérèglement général qui secoue notre monde.

La belle équipe

Tout comme leur décor, le spectacle peut paraître foutraque et décousu. Il n'en est rien et c'est ce qui fait son charme. C'est d'une drôlerie pertinente et d'une efficacité redoutable. On ne cesse d'être surpris par leurs propos et par les images qu'ils ont su faire naître, comme cet ours en perdition sur la banquise. **Mélanie Bestel**, **Judith Davis**, **Claire Dumas**, **Nadir Legrand** et le nouveau venu **Maxence Tual**, échappé des **Chiens de Navarre**, nous ont régales de leurs esprits créatifs. Alors oui, nous sommes sur une branche que l'on est en train de scier. Autant en rire avant d'en pleurer et agissons.

Marie-Céline Nivière

Encore plus, partout, tout le temps du Collectif L'avantage du doute

Théâtre de la Bastille

Du 9 au 27 mai 2022

Du Lun au samedi à 20h, relâche le 16 mai.

Durée 1h45.

Avec Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas Nadir Legrand Maxence Tual.

Scénographie de Kristelle Paré.

Lumières de Mathilde Chamoux.

Son d'Isabelle Fuchs.

Costumes de Marta Rossi.

Accompagnement du travail vocal de Jean-Baptiste Veyret-Logerias.

Régie générale de Jérôme Perez-Lopez .

Encore plus, partout, tout le temps

Visuel indisponible

Le collectif L'Avantage du doute égrène des sketches drolatiques et anxigènes sur l'extinction et le patriarcat.

La politique du point de vue de l'intime, c'est le sillon creusé par la compagnie L'Avantage du doute depuis ses débuts, dans les années 2010. Pour sa cinquième création, le collectif se pose la question du lien entre la crise environnementale et la domination masculine, entre la surexploitation de l'environnement et celle du corps des femmes. Réparti en trois filles et deux garçons, le groupe d'acteurs-auteurs met en place et en scène leurs propres interrogations, doutes, angoisses dans un enchaînement de séquences plus ou moins drôles et inspirées où ces quadras se débattent dans le affres de l'éco-anxiété, dite solastalgie.

« Tout à fait comique jusque dans nos paniques », leur mot d'ordre indique bien la méthode : rire d'eux-mêmes pour exorciser les cauchemars qui les hantent. Et ce doublement, en tant que créateurs et en tant que citoyens. Depuis leur dernier spectacle (*La Caverne* en 2018 toujours au Théâtre de la Bastille) deux femmes ont eu des enfants. Cela retentit fortement sur *Encore plus, partout, tout le temps*, titre pompé d'un film porno d'antan. Retentit également l'angoisse transmise à leurs enfants pour ceux qui en ont.

Introduit par un chauffeur de salle d'un genre trans très particulier qui harangue l'assistance et donne le ton, le spectacle commence par une adresse au public, marque de fabrique du collectif : les costumes plutôt inattendus (des toges romaines) et le décor (une toile peinte très kitsch d'un paysage forestier échappée d'un vieux théâtre) sont de récupération. Qu'on se le tienne pour dit : on est donc résilient, écoresponsable jusqu'au bout des ongles et on ne sépare pas vie privée et vie professionnelle. Pour autant, est-on mûr pour l'égalité hommes/femmes et le partage des tâches domestiques, on n'en est pas si sûr.

Entre amis

L'enchaînement des sketches qui s'ensuit est lancé par un dîner entre amis. Soit deux couples travaillés par les questions à l'ordre du jour. L'hôte a préparé une énorme côte de boeuf, un peu brûlée. Mais l'invité, qui sort d'un séance chez son psy, se dit nouvellement acquis à la cause végétarienne. D'où débat d'abord à l'intérieur du couple en question, puis entre les quatre personnages, le tout dégénérant en pugilat.

Suivent alors des saynètes qui réunissent tout ou partie du collectif et qui s'impriment plus ou moins dans les mémoires. Comme le duo des deux hommes chacun pourvu d'un énorme appareil génital en baudruche évoluant en pas-de-deux classique façon *Lac des cygnes*. Tordant ! Les deux mêmes se retrouvent un peu plus tard pour un dialogue entre un père qui se veut rassurant et son fils convaincu de l'imminence de l'effondrement. Grinçant !

Avec leurs outrances, leurs cris et leurs fous-rire, ces scènes de la vie conjugale parfois un peu forcées naviguent entre le désopilant et le lourdingue, très café-théâtre.

« *Encore plus, partout, tout le temps* » par la Compagnie L'Avantage du doute. Au Théâtre de la Bastille jusqu'au 27 mai, www.theatre-bastille.com. Avec Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand, Maxence Tual. Scénographie : Kristelle Paré. Lumières : Mathilde Chamoux. Son : Isabelle Fuchs. Costumes : Marta Rossi



« Encore plus, partout, tout le temps » : rire encore quand tout s'effondre

Par **Laurence Péan**, le 15/5/2022 à 05h08

Pour sa nouvelle création, le collectif L'Avantage du doute croise écologie et féminisme dans une comédie enlevée où l'autodérision tempère la panique qui s'empare de chacun de nous face au dérèglement du monde.



Le réchauffement climatique et l'exploitation des femmes. La collapsologie et le patriarcat. Le lien entre ces notions ? Les cinq acteurs du collectif L'Avantage du doute vont s'ingénier à nous le démontrer au fil de ce spectacle aussi percutant qu'ingénieux. « Nous », c'est-à-dire le public, pris à partie dès le début quand les spectateurs gagnent encore leur place. Un certain Bernard en slip et blouson de cuir harangue la salle, micro à la main, de sa gouaille au débit survolté. Enroulés dans des toges blanches, les quatre autres comédiens entrent en scène, tentant, entre les vociférations dudit Bernard, de nous expliquer qu'ils sont écoresponsables. Les costumes et les décors – un méli-mélo de tables en bois brut, de vêtements jetés en tas sur le sol, de colonnes grecques tronquées... – ont été récupérés et recyclés. Même le rideau de scène affichant un paysage de forêt.

→ CRITIQUE. « Il Tartufo » : un fabuleux Molière à la sauce napolitaine

Une parole engagée

Ils sont donc cinq, tous impressionnants de justesse : Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas (qui incarne le fameux Bernard) côté féminin, Nadir Legrand et Maxence Tual, un ancien de la compagnie des Chiens de Navarre, côté masculin. Et depuis leur rencontre lors d'un stage effectué au sein de la compagnie flamande Tg Stan, ils travaillent collectivement à l'écriture de leurs pièces et au montage de leurs spectacles, chacun affûtant son rôle en fonction de ses sensibilités et de ses préoccupations du moment. Des auteurs-acteurs qui assurent eux-mêmes la mise en scène et engagent leur parole, observateurs toujours attentifs des enjeux qui secouent la société.

Écologie et féminisme

Après l'addiction des jeunes aux écrans (*La Caverne* en 2018) ou la servitude du travail (*La Légende de Bornéo* en 2012), *Encore plus, partout, tout le temps* s'empare ainsi des questions de l'écologie et du féminisme, thèmes qu'ils vont entremêler en plusieurs saynètes menées tambour battant. Un dîner entre amis qui tourne au pugilat – la côte de bœuf n'étant pas du goût des végétariens ; un couple qui s'est retranché à Noirmoutier pour vivre « authentiquement » –, elle qui se retrouve avec la même charge mentale qu'avant, lui toujours incapable de trouver le pot de moutarde dans le frigo ; un fils qui hurle sa colère et sa frustration à son père, l'accusant d'immobilisme, cause selon lui du réchauffement climatique ; une femme à qui on reproche son non-désir d'enfant... L'humour, souvent féroce, et un brin de folie volent au secours du propos, et l'on rit franchement – parfois jaune – quand nos contradictions sont si brillamment étalées au grand jour.

« L'Avare » et « Le Misanthrope » : sous la plume de Molière, humains, trop humains

Sur la scène du théâtre de la Bastille, tout en contre-jours et clairs-obscurs – une mention spéciale à Mathilde Chamoux pour son superbe travail sur les lumières –, se joue ainsi le présent et l'avenir de notre monde en perdition. Tandis que sur un air de Michel Berger, joliment interprété au clavier par Judith Davis, un ours blanc, grandeur nature, erre sur son bout de banquise...

Laurence Péan

Encore plus, partout, tout le temps au Théâtre de la Bastille jusqu'au 27 mai.

Renseignements : 01.43.57.42.14 et theatre-bastille.com

Famille du média : Médias spécialisés grand public

Audience : 2124382

Sujet du média : Culture/Arts, littérature et culture générale,
Culture/Divertissement, Cinéma, Jeux vidéos, Culture/Musique

19 Mai 2022

Journalistes : Emmanuelle

Bouchez

Nombre de mots : 2765

p. 1/1

[Visualiser l'article](#)

" Encore plus, partout, tout le temps", une tornade écolo-féministe ébouriffante

Visuel indisponible

Saynètes cocasses, tirades politiques, parenthèses poétiques... La troupe survoltée L'Avantage du doute retournent le [Théâtre](#) de La Bastille, à Paris.

Un joyeux bazar... toujours assumé comme le nerf de la vie sur scène. Telle est l'ambiance à laquelle nous convie le collectif L'Avantage du doute depuis sa création, en 2007. Son sixième et dernier opus ne déroge pas à la règle dans ce [Théâtre](#) de la Bastille qui l'a vu naître les cinq fondateurs s'y étant rencontrés à l'occasion d'un stage avec le groupe flamand des [tg STAN](#), modèle du genre... La bande démarre en effet sur la jante. Une bête de scène en slip et blouson de cuir, à la voix rendue rauque et masculine par le micro, déambule et accueille le public, avec force commentaires gentiment sexistes. Tout le monde pouffe de rire, pendant que les quatre autres acteurs de la troupe attendent, drapés dans des toges antiques, devant une toile peinte défraîchie de scène forestière. « *De la récupération* », avouent-ils, puisque l'enjeu de la pièce est de réussir à vivre avec l'idée d'une catastrophe climatique à venir. S'ensuit un calcul compliqué de leur bilan carbone.

Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand et Maxence Tual ne sont pas les premiers à faire de la situation environnementale un enjeu théâtral. Et, fidèles au nom presque programmatique de leur compagnie (L'Avantage du doute), ils s'appuient sur les excès et les contradictions écologiques pour débroussailler le chemin avec humour. D'où des scènes cocasses comme celle qui voit un dîner entre amis finir en coming out végétarien avant de sombrer dans une horreur gothique extravagante.

Acteurs et actrices s'autorisent tout, de la farce outrée sur la virilité au clair-obscur poétique où les trois Parques évoquent le fossé qui les sépareront de leurs amoureux si ces derniers ne prennent pas conscience du récit féministe. Leur pari ? Dresser un parallèle entre la surexploitation de la Terre et l'invisible travail domestique des femmes dans le système patriarcal. Ils y réussissent quand ils dépassent les généralités pour interroger leur propre pratique. Judith Davis penseuse du groupe interrompt par exemple les réjouissances pour pointer que garçons et filles ne sont pas logés à la même enseigne pour négocier entre parentalité et temps d'esprit disponible pour la création artistique. La démonstration cette fois est aussi cinglante que touchante dans cet ambitieux coq-à-l'âne dont le public doit souvent se dépatouiller seul.

À voir

1 *Encore plus, partout, tout le temps*. 1h45. Jusqu'au 27 mai, au [Théâtre](#) de La Bastille, Paris 11ème. Tél. : 01 43 57 42 14.

Coupures et Encore plus, partout, tout le temps : des « ennemis du peuple » contemporains

CULTURE

Publié le 10/06/2022 - mis à jour le 10/06/2022 à 15H46

**Emmanuelle
Saulnier-Cassia***professeure de droit public,
UVSQ – Paris-Saclay*

Coupures de la compagnie La Poursuite du Bleu et Encore plus, partout, tout le temps du collectif L'Avantage du doute ont en commun de dénoncer les maux démocratiques de notre époque, mettant en valeur avec humour de nouveaux rebelles au temps des antennes-relais et de la collapsologie.



Après son très joli conte écologiste et anticapitaliste *Melone Blu*, la compagnie La Poursuite du Bleu prolonge son engagement pour la protection de l'environnement et la dénonciation de tous les types de compromission avec la pièce *Coupures* écrite par Paul-Eloi Forget et Samuel Valensi.

À partir de données factuelles vraisemblables, reposant sur un important travail documentaire et largement juridique (notamment à partir des travaux de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale sur *l'impact économique, industriel et environnemental des énergies renouvelables, sur la transparence des financements et sur l'acceptabilité sociale des politiques de transition énergétique*), les auteurs ont créé une fiction centrée autour du projet de l'installation d'antennes-relais dans une petite commune rurale dont le maire va être mis face aux limites de ses compétences et à la réalité de la puissance des intérêts politiques quand ils sont tenus par des enjeux économiques d'envergure.



Coupures, encore plus que *Melone Blu*, appartient incontestablement au genre du théâtre citoyen. La dénonciation de la force des lobbys et des grands groupes industriels n'est pas inédite ; elle a même irrigué de nombreuses œuvres artistiques qui ont visiblement été des sources d'inspiration pour ce spectacle, tels dans la sphère cinématographique l'émouvant *Petit paysan* (2017) de Hubert Charuel et l'étonnant *Woman at war* (2018) de Benedikt Erlingsson. Mais on pense aussi et surtout dans la sphère théâtrale au puissant et si moderne *Un ennemi du peuple* d'Ibsen. À l'instar du dramaturge norvégien, les auteurs de *Coupures* mettent l'accent sur le déficit démocratique patent lors des prises de décision qui ont un impact sur les populations locales et mettent en évidence les manipulations opérées, sur ces dernières, par des chantages économique-sociaux qui impliquent les responsables politiques. Les auteurs érigent comme Ibsen une figure de résistance, qui a de la chair, de l'humanité, de la sensibilité face à l'apparent monstre froid et implacable du pouvoir étatique. Si *Un ennemi du peuple* est un modèle de dénonciation de la notabilité et de ses facilités corruptrices, *Coupures* y ajoute la question moins fréquente au théâtre des rapports de force hiérarchiques entre les différents échelons institutionnels, qui conduisent à la prise de décision politique. Les auteurs parviennent ainsi, dans une construction dramaturgique élaborée à deux temporalités, à souligner l'impact insignifiant des consultations locales en enchâssant le récit dans une réflexion interactive avec le public qui est interpellé d'emblée : « Est-ce que vous avez l'impression que votre voix compte ? » S'ensuit, juste avant le début du récit, un discours qui pourrait être qualifié de démagogique, sur la déception populaire inévitable après chaque élection, qui fait particulièrement mouche au sein du public en cette période électorale française.

Frédéric, jeune père et maire, agriculteur écolo (ce qui est loin de relever de l'évidence) engagé dans sa commune pour les pistes cyclables, le recyclage et les circuits courts a donné son autorisation à l'implantation d'antennes-relais 5G. La pièce commence par la fin, en soumettant au public cette improbable contradiction, pour mieux lui expliquer par un retour en arrière sur la genèse de l'histoire, entrecoupée de scènes qui s'efforcent d'être didactiques tout en étant extrêmement comiques pour un grand nombre, le processus de décision très particulier dans ce domaine de l'exploitation des antennes-relais (réglementé par le Code des postes et des communications électroniques, nécessitant simplement une information préalable des habitants de la commune).

Si les auteurs se focalisent un peu trop sur le personnage du préfet, ce qui est sans doute commode dramaturgiquement parlant pour mieux illustrer la figure de l'État, mais qui est inexact juridiquement puisque ce représentant de l'État sur le territoire n'a aucun rôle à jouer en matière d'autorisation relative à l'implantation locale d'antennes-relais, seul le ministre étant compétent, ils démontrent bien l'absence totale de pouvoir des autorités locales et en particulier municipales. Il en est de même des mobilisations citoyennes, en l'absence d'opposition du maire à la déclaration préalable de travaux, tentant de contester les implantations en formant des recours voués à l'échec devant les juridictions administratives, surtout depuis la loi dite *ELAN* du 23 novembre 2018 rendant les contestations contentieuses plus difficiles. Car les exceptions (et les annulations) sont rares et elles sont largement soumises à l'appréciation des experts et non des élus. Les doutes en matière de santé publique ou d'atteinte aux paysages naturels avoisinants ne pèsent par ailleurs pas un grand poids face aux indemnités promises aux propriétaires de terrains.

Au final, le maire « rêveur » est devenu pragmatique : celui qui rêvait au début de son mandat que « les gens s'indignent » fait se lever toute une salle de citoyens-spectateurs qui veulent que leurs voix comptent...

Il faut souligner enfin que la troupe ne se satisfait pas de donner des leçons environnementales par la voie théâtrale, elle joint le geste à la parole, puisqu'elle a anticipé depuis son précédent spectacle le récent rapport du Shift Project sur la culture, élaboré dans le cadre du plan de transformation de l'économie française, en s'engageant dans une démarche durable et économique en énergie à l'instar d'autres compagnies s'étant récemment produites en France.

Cette préoccupation de l'impact carbone en matière culturelle fait l'objet de la plus grande autodérision dans *Encore plus, partout, tout le temps* qui place notamment les préoccupations écologiques au cœur de son récit.

Encore plus, partout, tout le temps de la compagnie L'Avantage du doute est plus globalement un feu d'artifice des maux qui traversent notre siècle, et dont un grand nombre trouve leur source dans les précédents : la destruction de l'environnement, le patriarcat, le productivisme, mais aussi certains excès du féminisme et de l'écologie. La pièce loin d'être politiquement correcte pointe les travers de la société par le prisme de la collapsologie, anglicisme tiré du verbe s'effondrer et faisant référence à la chute inévitable de notre civilisation à court terme, parfois traduit en français par le néologisme « effondrisme » et qui se fonde sur un certain nombre de présupposés non scientifiquement démontrés. Tout cela, dans une scénographie foutraque, dont on ne retiendra ici que les inspirations les plus policées, comme les clins d'œil au monde platonicien ou à la philosophie antique avec les bouts de colonnes gréco-romaines et les toges de deux couples d'amis qui se lancent dans une *disputatio* des temps modernes. Il y a les optimistes, les inquiets et les Cassandre. Les discours culpabilisant sur l'écologie, qui ont suscité les procédés marketing bien connus sous l'anglicisme de *greenwashing*, mais également les fausses tolérances sur certains choix individuels comme le refus de la maternité, viennent altérer eux aussi et décourager les capacités d'une société à affronter les défis du monde de demain et notre responsabilité envers les générations futures, et à la solastalgie à laquelle on les a condamnées, tel l'ours blanc qui quitte la scène...

RADIO



Titre : Mélanie Bestel et Maxence Tual : "Notre théâtre vise à soigner notre façon de faire société"

Date : 13 mai 2022

Journaliste : Marie Richeux

Famille du média : Radio nationale

Sujet du média : Culture

Catégorie : Radio

Mélanie Bestel et Maxence Tual : "Notre théâtre vise à soigner notre façon de faire société"

▶ ÉCOUTER (46 MIN)



"Trois plus petit, tout le temps", de collectif "Avantage du docteur", Théâtre de la Bastille, 2022 - Jean-Louis Ferrandez



«Encore plus, partout, tout le temps», la crise climatique et le patriarcat toxique vus par l'humour



«Encore plus, partout, tout le temps», au Théâtre de la Bastille jusqu'au 27 mai 2022. © Jean-Louis Perrotto

« Encore plus, partout, tout le temps », voilà le titre à l'écrit du dernier spectacle du collectif L'Avantage du doute. Entre surréalisme et féminisme, la dernière création du collectif prend à bras le corps les questions brûlantes de notre société d'aujourd'hui dans un style burlesque et l'humour satirique du divertissement.



UNE CRÉATION DE L'AVANTAGE DU DOUTE

Avec

Mélanie Bestel
Judith Davis
Claire Dumas
Nadir Legrand
Maxence Tual

SCÉNARISTES - Kristelle Paré

LUMIÈRES - Mathilde Chamoux

SON - Isabelle Fuchs

COSTUMES - Marta Rossi

ACCOMPAGNEMENT DU TRAVAIL VOYAL – Jean-Baptiste Veyret-Logerias

BOULE GÉNÉRAL - Jérôme Perez-Lopez

PRESSE – Irène Gordon-Brassart

PRODUCTION - ADMINISTRATION - DIFFUSION – Marie Ben Bachir

Producteur

L'Avantage du Doute

Co-producteurs

Théâtre de Nîmes, Théâtre de Rungis, Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine, Théâtre de la Bastille - Paris, le lieu unique – centre de culture contemporaine de Nantes, Théâtre Nouvelle Génération – CDN de Lyon, L'Estive – Scène nationale de Poix et de l'Artois.

Scènes

Action financée par la Région Île-de-France. Avec l'aide à la résidence du conseil départemental du Val-de-Marne. Avec le soutien du Fonds SACD – Théâtre: La Vie brève - Théâtre de L'Aquarium, La Villette, Paris.

PRODUCTION – ADMINISTRATION- DIFFUSION

Marie Ben Bachir - 06 32 01 27 13
avantagedudoute@gmail.com

PRESSE

Irène Gordon-Brassart - 06 15 89 85 77
irenegordon.presse@gmail.com